

## À vau-l'eau

Judith Messier

---

Numéro 43, hiver 1990

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Messier, J. (1990). À vau-l'eau. *Moebius*, (43), 93–106.

## À VAU-L'EAU

Judith Messier

- Dis donc, ça fait deux heures qu'on se parle et tu ne m'as toujours pas dit ce que tu faisais ici.

- Mais je suis une honnête femme d'affaires, voyons, une cliente potentielle de l'agence. Je veux ouvrir un stand de poutine à Rethimno.

- Reti quoi?

- Rethimno. C'est en Crète, ignare. C'est un bon projet, il faudrait de la publicité en allemand; c'est bourré d'Allemands. La Crète, c'est leur Floride à eux. Ils vont adorer la poutine. Il faut leur faire croire que c'est le fin du fin de la gastronomie québécoise.

- Alors, tu pourrais leur offrir autre chose que la poutine, des popsicles à saveur de sperme, par exemple.

Je prends un faux air dégoûté.

- Mon Dieu, que cet homme est vulgaire! Et mauvais businessman en plus. Je lui parle d'une affaire en or et il me répond par une blague de cul.

Puis, prétendant me détourner de lui :

- En tout cas, je vous laisse ma carte, monsieur, au cas ou vous vous décideriez à voir les choses sous un autre angle.

Je me tâte la poitrine et les hanches, par-dessus ma robe fourreau sans poche.

- Ma carte! Oh, je crois que je n'en ai pas sur moi.

Un jeune homme *drabe* en veston-cravate, complètement saoul, en tout cas plus saoul que nous, s'approche et me jette d'un ton suffisant :

- Je crois que vous cherchez quelque chose, mademoiselle. Voilà, c'est moi, vous m'avez trouvé.

Cette fois, je ne joue pas les dégoûtées, je le suis pour vrai.

- C'est quoi, ça?

Bernard, en bon chevalier servant, lui répond, la main sur le coeur.

- Monsieur, saviez-vous que chez un certain peuple de la Nouvelle-Guinée, cannibale il va s'en dire, on se salue en disant : «je vous mange les fesses»?

L'homme reste bouche bée. Moi, qui avalais une gorgée au même moment, je m'étouffe de rire dans mon verre et renverse du mousseux sur ma robe. Comme j'ai failli pisser dans ma culotte en même temps, je tourne les talons en m'excusant et plante là les deux hommes.

En sortant des toilettes, je m'arrête un instant pour contempler le désolant spectacle d'une fin de party. Mon Dieu, qu'est-ce que je fais ici? Je rigole avec ce type depuis le début de cette stupide commémoration de cinq ans de réussite, où Yves m'a presque traînée de force, sous prétexte qu'il faut que je sorte de ma coquille, que je rencontre des gens biens, sous-entendant que mes amis sont des bums, des artistes, des assistés sociaux ou des péquenots.

Je hais la réussite, surtout celle d'une agence de publicité. La réussite, la publicité, les régimes de retraite, le jogging et l'anti-tabagisme, ça me donne de l'acné, aussi juvénile qu'irrationnelle. De même que les jeunes loups de l'informatique, les intellectuels à fantasmes sexuels tordus et les secrétaires parfaites. Yves prétend que c'est la jalousie qui provoque mes boutons. Parce qu'il me connaît depuis le cégep, il croit tout savoir de moi. Ce doit être pour ne pas lui donner raison que j'ai accepté de parader ce soir dans l'antre de l'ennemi.

Moi, ce que j'aime, c'est... Tiens, ce que j'avais hier. Une maison de campagne — une vraie, pas un condo à Magog — une maison un peu délabrée, avec derrière des animaux à nourrir, au loin des champs de patates et une forêt lente à hiberner, et devant une rivière paresseuse. J'étais là, avec Jean-Claude, son calme, sa bedaine et son civet sur le poêle, et nous regardions le jour fléchir lentement vers la rivière, un verre de vin à la main que nous oublions de boire et des mots à la bouche que nous n'avions pas besoin de prononcer.

Et me voilà ici, à rivaliser de mauvais humour avec ce Bernard blond et maigre qui me croit drôle, dans le coup, et prête à tomber dans ses bras. Il s'avance vers moi. Il a de beaux yeux. Il plaque ses mains de chaque côté du mur où ma tête est appuyée et m'emprisonne de ses grands bras. Yeux dans mes yeux, bouche contre ma bouche, il va sûrement m'embrasser. Mais non, il parle.

- Vous semblez triste, madame, ce qui ne vous rend que plus belle.

Je lui souris. Vu d'aussi près, il me plaît bien. Je lui demande :

- C'était quelle tribu, déjà?

- Les Forés, je crois. J'ai lu ça aux chiottes dans le *National Geographic*. On peut aller vérifier mes sources, si tu veux.

Après une seconde d'hésitation et un regard circulaire, je réponds :

- Prête pas prête, j'y vas.

Chez lui aussi, j'hésite. Il habite un immeuble du centre-ville qui ressemble à un vieux Holiday Inn. Pas jojo. Quand il ouvre la porte de son appartement, je recule. Il croit que c'est de la timidité. C'est pas ça, c'est juste que son salon ressemble à un salon mortuaire. Même bourgogne et noir avec des dorures, même atmosphère d'entrepôt frigorifique. On gèle ici, je n'ose même pas enlever mon manteau. Il m'en prie gentiment et m'offre un cognac pour me réchauffer. J'adore le cognac. Ici, le plaisir s'allie à la nécessité.

J'avale une bonne lampée, puis je ferme les yeux pour savourer la deuxième gorgée. Il promène ses doigts sur mon front, mes joues et ma bouche, remonte vers le chignon savant que j'ai mis une heure à construire et retire les épingles. Il s'extasie devant ma crinière de lionne. Plus tard, dans la chambre, il s'étonnera : «Ciel, tu es une vraie rousse!» Ma parole, faudrait-il que je teigne mes frisures intimes pour paraître plus sophistiquée? Moi, j'aurai deux surprises de taille. D'abord, il fait encore plus froid ici que dans le salon. Économise-t-il l'énergie? Non, il a toujours chaud. Et puis, c'est un vrai volcan au lit.

Oh, la, la, si je m'attendais à ça. Il a des rondeurs et des forces cachées, cet échalas, il me bouscule l'émotion comme un forcené. Il a des subtilités surprenantes, ce vendeur à la gomme, il me traque le plaisir jusque dans les plus petits recoins. Du coup, je l'embrasse partout, les yeux ouverts pour apprécier toutes les variations de teintes du beige rosé au violacé en passant par le cendré de son corps de blond, et moi qui préfère les bruns! Ça n'a pas d'importance, il suffit qu'un homme me fasse jouir pour que je me mette à trouver beaux les bourrelets d'un gros ou les os d'un maigre, la boule de billard d'un chauve ou les tifs emmêlés d'un vieux freak.

On finit par dormir un peu. Le lendemain matin, il saute du lit à la première sonnerie du réveil, met sa cafetière en marche et se précipite sous la douche. Pour moi, traîner au lit est la suite logique d'une nuit pareille. Mais il revient vite, tire les couvertures, me secoue, bref me fait presque débouler du lit. Bon, j'ai compris, j'avale un café en vitesse et je rentre chez moi en taxi, bien décidée à ne plus jamais remettre les pieds dans cet appartement.

Confortablement installée dans l'eau chaude parfumée au vétiver, un café et une cigarette à la main — bien sûr, il ne fume pas, cet abruti — je rêvasse, me demandant quoi faire de cette journée. Travailler? Pas question. Pour être parfaite, une nuit d'amour doit être suivie d'un moment de répit, d'un arrêt dans la vie. Emportée par la rêverie, on revoit le film des événements, avec un ralenti sur les souvenirs les plus chauds. Et l'autre qui a essayé de me priver de ce délice.

J'étire toute la matinée ainsi et je commence à avoir faim. Sonnerie du téléphone. Surprise, c'est lui. Tout miel dans la voix et tout excitation dans la parole. Il bande à distance, le chéri. Je lui manque déjà et il veut me revoir le soir même. Voilà qui est mieux. Là, j'entends une petite voix lointaine, qui me suggère de laisser tomber. On n'a rien en commun, ce mec et moi. Qu'est-ce que je peux espérer d'une liaison avec lui si ce n'est un paquet de troubles? Je fais taire cette folle. J'ai passé mon enfance à écouter mon ange gardien et n'en ai tiré aucun bénéfice.

- D'accord, mais tu viens chez moi cette fois-là.

Moi qui cherchais comment occuper mon après-midi! Je vais courir partout à la recherche des meilleurs morceaux de viandes et des légumes les plus odorants pour lui préparer un pot-au-feu. J'adore cuisiner, du choix des ingrédients jusqu'à la décoration de la table. Y a que la vaisselle sale que je déteste mais, bof...

- Élise, qu'est-ce que tu faisais, là?

- Moi, euh... ben rien, je m'apprêtais à luncher.

- Bon appétit, mon coeur. À ce soir.

Mon coeur! il ne recule devant rien, celui-là. Un détail. J'aime le plaisir et les détails qui viennent le gâcher, comme une phrase imbécile ou une assiette sale, eh bien, je les escamote, je les balaie sous le tapis.

Le soir, il arrive tout fringuant. Un apéritif et hop, les vêtements volent. Ensuite, on mange. La bouffe, après l'amour, c'est dix fois meilleur. Il croyait que j'aurais préféré le restaurant. Je suis bien trop flemmarde pour me rhabiller et sortir dans la nuit froide de l'automne. Il s'étonne que je sois si popote et reprend du pot-au-feu, prétendant qu'il n'en a pas mangé depuis des années, sauf chez sa mère. Je ne suis pas sûre que ce soit un compliment, mais comme on retourne au lit, j'en déduis que la comparaison ne l'inhibe pas trop.

La deuxième nuit d'amour est souvent meilleure que la première, j'ai encore beaucoup à découvrir mais je tâtonne moins. La peur d'être jugée s'atténue et j'ose des gestes... disons plus personnalisés. Bernard et moi, on se serre si fort que le corps de l'un se tatoue et s'incruste dans celui de

l'autre. L'amour avec lui, c'est comme un affamé de deux mois qui trouve le sein gonflé de sa mère, comme piquer une tête dans la mer, après avoir passé des heures sous un soleil blanc et comme arriver au terme de sa course après un voyage de vingt heures en avion.

Mais ça se gâte une fois le désir assouvi. V'là mon Bernard qui, après avoir repris son souffle, se met à renifler, à étouffer, à se plaindre de la chaleur. Il jette l'oreiller de plume par terre, se lève d'un bond et ouvre la fenêtre toute grande, court chercher des kleenex, bref fait un tintouin de tous les diables. Moi, j'ai bien envie de le renvoyer chez lui, mais il faudrait pour cela parler, expliquer, bouger et briser cette délicieuse langueur. C'est trop d'efforts, j'aime mieux le laisser s'agiter et glisser doucement dans le sommeil!

Le lendemain matin, il part très vite, en disant qu'il est en retard sur son horaire. Quel horaire? Je m'en fous, je hausse mentalement les épaules et me rendors. Quand je me réveille, je ne pense plus à lui, pas trop en tout cas. Il pleut, une grosse pluie sale et méchante comme celles de novembre. Tant pis, au lieu de baguenauder au hasard des rues, je vais tenter de gagner mon pain quotidien. En avant pour les questions oiseuses de sondages inutiles à de pauvres pigeons que j'embête.

Quoi qu'en pense Yves qui prétend que je gaspille des talents évidents et que je pourrais être conceptrice publicitaire comme lui ou au moins dessinatrice, je ne déteste pas cet emploi. C'est tranquille, je travaille à la maison aux heures qui me plaisent et je n'ai pas de patron sur le dos. Pour une flemmarde comme moi, c'est idéal, je n'ai même pas l'impression de travailler. À toutes les quinze ou vingt personnes interrogées, il s'en trouve une pour me faire des réponses farfelues et on s'amuse bien. Évidemment, ce n'est pas une carrière, mais l'ambition, c'est la porte à côté.

Justement, je viens d'interviewer un zigoto sur sa marque de lessive préférée et il prétend qu'il emploie du bain moussant dans son lave-vaisselle pour adoucir ses assiettes. J'en ris encore après avoir raccroché. Sonnerie. Tiens, c'est le délice des petits matins, Bernard lui-même. Qu'est-ce qu'il me veut celui-là? Pas un mot d'excuse sur son comportement pré-réveil. Par contre, il me propose une soirée à

l'opéra. Il a bien compris qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Ça tombe bien, je raffole de l'opéra, mais je me contente généralement d'écouter des cassettes. Un vrai opéra! Je n'en reviens pas. J'accepte, évidemment, et au diable les simagrées du monsieur. Youpie!

Le samedi suivant, il m'invite au restaurant avec des amis. Aie! Les deux madames sont très élégantes, toutes de noir vêtues, précieuses et sûres d'elles; les messieurs sont moches, ont l'air riche et portent de petites boucles autour du cou au lieu de cravates. Seigneurs, est-ce que le style maître d'hôtel serait à la mode! C'est un restaurant français avec des serveurs prétentieux, des sauces aux fruits sur de minuscules portions de volaille et des légumes mal cuits. C'est bon, la nouvelle cuisine, mais il manque... il manque un petit peu de tout, quoi. Moi, avec mon solide appétit et ma robe jaune, j'ai l'air d'une paysanne en sabots. Ils commandent du vin au verre — je n'y connais rien — et la conversation roule sur le cinéma, pas le septième art ni le divertissement, non, l'abri fiscal. C'est dire que je ne suis pas de la paroisse.

Heureusement, toutes les choses ont une fin, même les mauvaises. On rentre chez Bernard. Il fait un peu la gueule parce que je n'ai pas ouvert la bouche de toute la soirée, sauf pour manger. Je le déride avec une imitation d'un des gars et ça finit bien, au lit évidemment. Demain, c'est dimanche. Je me demande comment c'est une grasse matinée avec lui. Je ne me le demande pas longtemps parce qu'il me bouscule à neuf heures le lendemain. Pour la bonne cause, cette fois. Je veux bien me lever si c'est pour le plaisir. Il me propose une virée à la campagne pour marcher dans les feuilles. Youpie!

Après, ça continue. Il me téléphone tous les midis et nous nous voyons tous les soirs, chez lui ou chez moi, à tour de rôle. Sans s'en parler, nous avons mis au point un système qui rend mes matins acceptables. Si je dors chez lui, j'accepte de me lever aux aurores sans rechigner (en cachette, je fais une petite sieste en fin d'après-midi). S'il vient chez moi, il part après l'amour et je reprends la diagonale de mon lit.

Me v'là flanquée d'un *chum steady*, moi qui n'ai eu que des copains depuis des années. Je me tâte pour savoir si j'aime ça. Je crois bien que oui. Es-tu amoureuse? me demande Yves qui est tout content que je sois casée avec quelqu'un de bien. L'amour, c'est un vêtement trop grand pour moi. Il me semble que ça suppose une connivence profonde que nous sommes bien loin d'atteindre. Non, je ne suis pas prête à mourir pour lui, ni même à l'épauler dans tous ses malheurs. Mais je me sens désirée, entourée, prise en charge et ça ne me déplaît pas. Et je découvre la volupté d'avoir du pouvoir sur un homme. Pour une fille qui a toujours été gaie, accueillante et légère en amour, et qui ne demandait jamais rien, se contentant de prendre ce qu'on lui offrait, c'est grisant de sentir qu'elle compte pour un homme. J'ai une telle reconnaissance du ventre pour celui qui me fait jouir que je parviens facilement à confondre ça avec l'amour. J'y tiens à mon Bernard.

Ma très chère liberté, acquise si difficilement, en prend un coup. Je ne déteste pas me battre à nouveau pour en conquérir des parcelles. L'autre jour, j'ai décidé de prendre une journée *off*, une des dernières belles journées de la saison. J'ai fait mon circuit habituel, flânerie dans les boutiques de la rue Saint-Laurent, promenade jusqu'au parc où une certaine fontaine me fait entrer en transe. C'est un jet d'eau très puissant qui monte tout droit à plus de vingt mètres, dans un bruit fracassant de chutes. Je m'assieds en lotus et je la fixe pendant de longues minutes où je deviens eau moi-même. Je reviens enivrée sur ma rue Waverly, après un arrêt dans un café où je lis *Voir* d'un couvert à l'autre.

Le soir, Bernard me questionne sur ma journée et je lui raconte. Il n'admet pas une journée d'oisiveté et me fait des reproches. Je m'énerve, le ton monte et nous voilà embarqués dans une scène titanesque. Cet homme ne comprend rien à l'ivresse, sauf au lit. D'ailleurs, c'est là que les scènes nous mènent — j'y veille avec habileté — et les séances de baise sont alors grandioses. Moi, je suis d'un naturel paisible, par paresse je crois, et les scènes m'épuisent. Aussi, quand un autre jour j'ai profité d'une délicieuse tempête de neige pour aller pique-niquer devant les rapides de Lachine,

me suis-je arrangée pour préparer un scénario différent à répéter le soir. Les petits secrets dans le couple, ça entretient le feu. D'ailleurs, est-ce que je sais ce qu'il fait des soirées où il prétend travailler?

Chose certaine, on ne s'ennuie jamais avec Bernard. C'est un homme imprévisible et plein de fantaisie. Dans le fond, on se ressemble, mais sa fantaisie ne s'exprime qu'après le travail accompli. Les heures en sa compagnie se passent en blagues, gags et surprises. Un soir, il me reçoit déguisé en clown et je ne le reconnais que lorsqu'il ouvre la bouche. Un samedi après-midi, il m'entraîne dans un magasin de lingerie fine, en disant qu'il a toujours rêvé de dentelles et de soie. À l'insu de la vendeuse, il me rejoint dans la salle d'essayage, s'excite sur des dessous noirs et on se met à baiser comme des affamés. La vendeuse nous découvre et nous jette dehors, horrifiée. Nous rions à nous étouffer en pleine rue Sainte-Catherine. Il a fini par me les acheter, ces falbalas, dans un autre magasin.

J'avoue que je ne trouve pas toujours ses gags drôles. Un jour où exceptionnellement il était libre l'après-midi, j'arrive chez lui à une heure, l'heure précise qu'il m'avait fixée. Avec lui, je suis d'une ponctualité exemplaire, sinon gare à la sale gueule et à la soirée gâchée. Bref, j'arrive et je le trouve en compagnie d'une superbe femme, le genre Catherine Deneuve à la sauce montréalaise. Côté cinéma, je ressemblerais plutôt à la Sandrine Bonnaire de *Sans toit ni loi*. Je tique, j'ai toujours été jalouse des belles grandes blondes sophistiquées, moi qui ai quelquefois l'allure d'une sauvageonne. Il me la présente comme une de ses clientes et lui dit que je suis la femme de ménage. Heu... Il me suggère de commencer par la cuisine et comme il me tape un clin d'oeil, j'obtempère.

Il y a effectivement la vaisselle sale de notre souper d'hier et je commence machinalement à la laver, en écoutant leur conversation. Monsieur offre un apéritif, fait des ronds de jambes verbaux et madame rit aux éclats. Moi, j'ai l'air d'une conne dans ma cuisine. Je lance une assiette par terre, sors en trombe de la cuisine et m'enfuis sans un mot. J'espère que la dame héberluée lui retirera sa clientèle. Bernard me court après en criant que ce n'était qu'une

blague. Je saute dans un taxi — coup de pot, il y en a un stationné juste devant la porte — et je rentre chez moi. Je débranche le téléphone. Je n'accepte ses excuses que trois jours plus tard. Pendant les semaines suivantes, il est tendre et adorable.

La plupart du temps, je ne suis pas aussi forte que lui. Il fait preuve d'un raffinement dans la cruauté qui est au-dessus de mes moyens naturels de vengeance. Je suis flamboyante, plantureuse et très gourmande. Je sais qu'il adore mes seins ronds et mes fesses bombées mais il s'est rendu compte que j'avais des complexes devant des filles plus minces. Alors, il a inventé un petit jeu méchant qui consiste à me priver, non pas de dessert, mais de plaisir. Ça m'a pris un certain temps à découvrir le manège. Lorsque nous allons au restaurant, rendue au dessert, j'hésite puis je me laisse tenter.

- Attention, Élise, le sucre fait grossir.

- Bah, je jeûnerai demain. Et ne prétends-tu pas que tu m'aimes telle que je suis?

Le soir même, en faisant l'amour, alors qu'il est en moi, que je halète et que je suis sur le point de jouir, il me laisse soudainement en plan. Bonne fille, je ne dis rien et reprends mon souffle. Ça se reproduit plusieurs fois. Il prétexte une défaillance. Je veux bien, certaines petites choses sont si fragiles chez l'homme, mais est-ce que les doigts ou la bouche peuvent avoir des défaillances? Après quelque temps, je fais le rapprochement avec le dessert.

- Bon, Bernard, c'est une bonne blague. Tu devrais la faire breveter et faire concurrence à Weight Watchers. Maintenant que j'ai découvert le pot aux roses, tu peux arrêter.

Il a continué. Je lui joue un bon tour. Devant lui, rien, mais je mange des sucreries lorsque je suis seule. Ça ne fait rien, les plaisirs solitaires ne m'effraient pas, au contraire.

Je rigole, mais je commence à avoir la trouille. Jusqu'où irons-nous? Nous évitons en général les discussions sérieuses, mais certains soirs de lucidité, nous envisageons la possibilité de nous quitter puisque cette histoire dégénère en concours de vacheries et lutte de pouvoir. Pourtant, nous

finissons toujours par en rire et nous promettons d'être plus sages.

Un soir, après avoir passé quelque temps sans le voir — pas beaucoup, trois ou quatre jours — je lui téléphone. Il est très froid et me répond que je suis idiote de ne pas avoir compris que c'était fini entre nous. Je reste sans voix. C'est vrai, nous en parlons, mais jamais sérieusement. Puis je tombe dans le panneau et lui demande s'il a une autre femme. Condescendant, méprisant même, il me fait :

- Ma pauvre Élise, ce que tu peux être banale. Une autre femme! Non, ça suffit, je ne veux plus de femme dans ma vie, pas comme ça, ça me dérange dans mon travail. Je n'ai même pas rencontré mes quotas, ce mois-ci.

Je hausse les épaules et raccroche en me disant qu'il fait sa crise, qu'il est affligé, comme tous les autres hommes à des degrés divers, du syndrome de la corde au cou et que ça lui passera.

N'empêche que dans la semaine qui suit, je passe par toutes les affres de la rupture et je pleure toutes les larmes de mon corps. Ses bras autour de moi, ses blagues insensées, son rire me manquent. J'ai oublié ses accès de mauvaise humeur et je le pare de toutes les qualités. Lorsqu'il rappelle tout joyeux pour m'annoncer qu'il vient de décrocher un contrat faramineux et qu'il veut fêter ça avec moi, je suis à point, mûre de nouveau pour le cirque et je flanche. Cette fois, je ne songe même pas à me venger, j'ai trop craint de le perdre.

Depuis notre souper avec ses amis, nous avons renoncé à une certaine vie sociale. Nous nous voyons seuls et rencontrons nos amis chacun de notre côté. La quintessence de l'horreur arrive lorsque nous, ou plutôt je, transgresse cette règle tacite et l'amène chez Jean-Claude. C'est un repas tout simple entre amis. Bernard boude toute la soirée. J'essaie en vain de le déridier et puis je m'en fous, je m'amuse. Au retour, il commence à m'invectiver parce que je l'ai amené chez une bande de ratés, des fermiers, des sculpteurs, des écrivains et quoi encore. Je le traite de snob et d'inculte. Il me rétorque que si ce sont là mes amis, pas étonnant que je sois contente d'être avec lui, de rouler en BMW et de me faire offrir des repas au restaurants et des cadeaux.

- Tu n'es qu'une putain et tu m'as pris pour un cave.

Là, c'est trop. Je serre les dents, détache la montre qu'il m'a offerte pour Noël et la jette par la fenêtre. Nous roulons à 130 à l'heure et il ne s'arrête pas. J'enlève mon manteau, soulève mon chandail et retire le soutien-gorge qu'il m'a acheté dans les rires, et lui fait prendre le même chemin. Pour une fois, je ne pleure même pas. Il me reconduit devant chez moi en silence. Je claque la portière en jurant de ne jamais le revoir. Cette fois, c'est vrai. Peut-on voler plus bas que ça?

Le lendemain, je l'aperçois sur le pas de ma porte quand je rentre de ma promenade quotidienne. Il se cache derrière un énorme bouquet de fleurs, comme dans les films, et prétend qu'il m'a suivie depuis une heure. Quoi, il a délaissé son cher travail pour venir faire la paix! Il me fait des déclarations enflammées sur un ton parfaitement ridicule. Ça y est, je ris, il a encore gagné.

Pendant la pause d'amour, je lui gratouille l'intérieur des cuisses pendant qu'il s'amuse à enrouler mes longs cheveux autour de son sexe. Je m'apprête à changer de position quand il me sort :

- Toi et moi, c'est pour la vie. Jamais tu n'arriveras à te débarrasser de moi. Il se peut que nous fréquentions d'autres personnes, que nous soyions incapables de vivre ensemble, mais nous sommes liés par quelque chose qui durera jusqu'à la mort.

Ouch! Jusqu'à la mort! Je le trouve grandiloquent et le lui dit. Puis, nous parlons d'autre chose.

Cette crise nous a fait du bien. Nous passons des semaines calmes, nous sortons moins et avons renoncé aux jeux pervers. Je me suis habituée à son humeur changeante et m'en accommode. Un jour, il m'invite à un gala de la Chambre de Commerce. Je tente de refuser — ça m'intimide trop, ces affaires-là — sous prétexte que je n'ai rien à me mettre. Il me donne de l'argent pour acheter une robe et me supplie de lui faire ce plaisir. D'accord. Je passe l'après-midi chez le coiffeur et l'esthéticienne et je le rejoins chez lui vers six heures.

Monsieur est encore en jeans et semble d'humeur sombre et nerveuse. Pas un regard pour la robe brillante et la coiffure compliquée. Wang. Je lui demande ce qui se passe. Il ne répond pas. J'en conclus qu'il a renoncé au gala. Charmant! Tout ce tralala pour rien. On devait manger au restaurant avant. J'ai faim, moi. J'ai toujours faim, ça rend les hommes fous, surtout les maigres comme Bernard qui considère la faim comme un caprice.

- Bernard, tu veux que je commande une pizza?

Pas de réponse. Tant pis, je le fais quand même. À table, il ne mange presque rien. Moi, je dévore, même si la pizza est tiède et la couche de fromage trop épaisse. Mon appétit et ma bonne humeur sont à toute épreuve.

- Mon pauvre chéri, tu travailles trop, tu as l'air vanné. Tu veux aller au cinéma?

Sans un mot, il consulte l'horaire de télévision. Je fais contre mauvaise fortune bon coeur et je suis d'accord pour une soirée-télé. C'est que j'ai oublié le hockey. Déjà monsieur dispose un bol de chips et une bière — oui, une seule — sur un plateau. Bon, j'ai compris. Je vais chercher mon manteau lorsque j'entends le bruit de la douche. Peut-être est-ce une de ses blagues et espère-t-il que je le rejoindrai.

J'enlève rageusement les épingles de ma coiffure avec une pensée de regret pour ce pauvre Claude qui a peiné pendant une heure à disposer chacune des longues mèches. Je me déshabille en vitesse et cours à la salle de bains en comptant sur ma nudité pour séduire Bernard. Je tire le rideau. Il me jette un regard noir, pince les lèvres et tend les bras pour me repousser. Ce faisant, il glisse sur l'émail savonneux et tombe assommé sur le bord de la baignoire. Inquiète, j'ai un élan pour me précipiter à sa rescousse, mais je suspends mon geste.

Je contemple un instant son visage paisible et son corps détendu. Un homme assoupi, c'est presque aussi beau qu'un bébé qui dort. En me retenant d'une main, j'enjambe le rebord et, d'un orteil précautionneux, je fais glisser le bouchon dans le siphon du bain. Devant cet homme écroulé et enfin vaincu, j'ai un moment d'intense jubilation. Je regagne le salon, me rhabille tranquillement, enfile mon man-

teau et pars en refermant doucement la porte. J'entends encore le bruit de l'eau qui coule.